

Cinq échanges à la Une : Entretien avec Hédi Bouraoui sur le transculturalisme

Frédéric-Gaël Theuriau

Centre d'Études Supérieures de la Littérature

Résumé: Cet article est un peu particulier car il puise directement à la source d'une des personnalités francophones les plus reconnues et titrées au Canada anglophone. Il s'agit d'Hédi Bouraoui dont le parcours migratoire et les écrits sur la littérature migrante remontent à l'époque de l'émergence du multiculturalisme canadien auquel il prit part en personne avec l'ancien Ministre Pierre Elliott Trudeau. La politique fédérale de ce dernier, adoptée en 1971, place désormais le Canada comme le premier pays au monde à avoir adopté le multiculturalisme. Si la démarche est honorable, Hédi Bouraoui en reconnaît cependant quelques dérives et tente de proposer sa variante proche à travers la notion de « transculturalisme ». L'homme étant très âgé à ce jour, j'ai estimé qu'il était peut-être mieux de présenter sa parole à travers un entretien que j'ai eu avec lui sur plusieurs séances (Tours-Toronto, de janvier à mars 2023) plutôt que de présenter une communication académique et théorique.

Mots-clés: Altérité, Bouraoui (Hédi), stratégie identitaire, trajectoire migratoire, transculturalisme

Abstract: This article is a slightly special because it draws directly from the source of one of the most recognized and titled Francophone personalities in English-speaking Canada. It is Hédi Bouraoui, whose migratory journey and writings about migrant literature date back to the appearance of Canadian multiculturalism, in which he and former Minister Pierre Elliott Trudeau personally took part. The federal policy of the latter, adopted in 1971, made Canada the first country of the world to have adopted multiculturalism. If the approach is honorable, Hédi Bouraoui recognizes however some excesses and tries to propose its close variant through the notion of “transculturalism”. The man being very old to this day, I felt that it was perhaps

better to present his speech through the interview I had with him during several sessions ((Tours-Toronto, from January to March 2023) rather than to present an academic and theoretical communication..

Keywords: Bouraoui (Hédi), identity strategy, migratory trajectory, otherness, transculturalism

Introduction

Hédi Bouraoui est un homme de lettres né en 1932 à Sfax en Tunisie. Il vécut quelques années en France avant de rejoindre l'Amérique du Nord où il réside actuellement, à Toronto plus précisément. Ce fut en 1958 que, vivant en France, il obtint la prestigieuse bourse Fulbright qui lui donna la chance d'aller aux États-Unis et qui fit de lui l'un des premiers maghrébins à immigrer aux USA (Rachédi 2010). Son grand œuvre, constitué de ses actions et de ses écrits, est entièrement dévoué au désir de dépasser les frontières culturelles, d'où l'élaboration du concept de « transculturalisme » qui porte en lui des valeurs humanistes adaptées aux questions contemporaines comme la tolérance, l'altérité, le nomadisme, l'identité, la paix, le dialogue, l'interstice, l'empathie, etc. L'enjeu de cet entretien est de mieux comprendre, par la voix de l'auteur, les raisons et le cheminement de ses réflexions sur le « transculturalisme bouraouïen » afin de mesurer l'impact de ses écrits. Ces « Cinq échanges à la Une », en référence à l'émission d'information journalistique mensuelle *Cinq Colonnes à la Une* (1959-1968), apporteront un éclaircissement du concept sur la base du travail de terrain qu'est l'interview.

I. Premier échange

Frédéric-Gaël Theuriau : Cher Hédi, tu as eu l'idée de lancer, dans les années 1970, le concept de « *transculturalisme* ». La définition que tu en donnes ainsi que les notions connexes sont fondées sur ton expérience singulière de vie. Les cours que tu as donnés en tant qu'enseignant, les réflexions que tu as émises en tant que critique ou essayiste (essais, anthologies, articles universitaires) et les œuvres littéraires que tu as produites, une fois parvenu à l'âge mûr, reflètent cet important concept que tu distingues du *melting-pot* américain et du multiculturalisme canadien. Pourrais-tu exposer brièvement comment le « transculturalisme » ponctua ta vie personnelle, d'enseignant, de chercheur et d'écrivain ?

Hédi Bouraoui : D'abord j'aimerais expliquer comment ma notion de « transculturalisme » fut lancée pour la distinguer « du *melting-pot* américain »

et du « multiculturalisme canadien ». C'est cette notion canadienne qui m'a poussé à créer le « transculturalisme bouraouïen ». Je suis arrivé au Canada pour l'année universitaire 1965-1966. À la même période que moi, 600 000 Italiens sont arrivés au Canada. En réalité, ils ont transformé la ville de Toronto, un peu vieillotte et à l'anglaise. Celle-ci est devenue peu à peu une grande métropole avec ses quartiers rassemblant les différentes ethnies séparées, tels le *Quartier chinois*, *Little Italie*, *Little Jamaïque*... Autrement dit, les ethnies se sont refermées sur elles-mêmes sans s'ouvrir aux autres communautés différenciées. Il n'y avait manifestement aucun dialogue entre ces cloisonnements voulus aux premiers abords. C'est donc ma constatation de la vie au Canada qui m'a fait réfléchir sur ma conception du « transculturalisme ». À mon sens, les Chinois doivent s'entretenir avec les Italiens pour leur parler de leurs cultures profondes... superficielles... artistiques... artisanales... et les Italiens de faire de même avec les Chinois... Mon constat était que le Multiculturalisme crée des ghettos et oublie la question essentielle de faire dialoguer et échanger les diverses cultures arrivées dans ce que les Anglais nomment « *God's Country* » (« Le Pays de Dieu »).

2. Deuxième échange

F.-G. T. : Le « transculturalisme bouraouïen » n'est pas sans toucher la question identitaire et celle de l'altérité. En effet, tu as une identité et une écriture qui te furent propres au départ. Au fil de ton parcours, celles-ci se sont forcément transformées et, pour ton cas, la transformation fut bénéfique, à mon sens. Tu as échappé à toute assimilation contrainte tout en acceptant la culture de l'autre, notamment en évitant un écueil que tu nommes « binarité infernale ». La notion d'« assimilation identitaire », qu'elle soit forcée, tolérée ou volontaire apparaît-elle dans ton œuvre littéraire tant dans tes écrits narratifs (contes, nouvelles, romans, romanpoèmes) que dans ceux poétiques (poèmes, narratoèmes) ?

H. B. : Bien sûr mes réflexions touchent à la question d'identité et d'altérité. La vie est constamment un échange entre le Moi (haïssable de Montaigne) et l'Autre différencié.

Au début des années 1960, lorsque le Premier Ministre canadien, Pierre Elliott Trudeau, a ouvert les portes du Canada à tou(te)s les immigré(e)s du monde et a mis en place la politique multiculturelle de ladite « Mosaïque canadienne », j'ai été emballé et j'ai commencé à faire des conférences un peu partout dans le monde. Je vais te donner un exemple parlant. Lorsque j'ai fait ma première conférence sur le « transculturalisme », un certain artiste, Saul Field, était dans la salle. Il est venu me parler et m'a dit : « Vous venez de présenter des idées originales et je voudrais faire un projet avec vous ». Je lui ai répondu : « D'accord, mais donnez-moi une semaine ou deux, et je vous proposerai quelque chose ». Quand il est revenu me voir, je lui ai dit que nous devons faire un livre sur les légendes multiculturelles contenant

généralement l'essentiel de la vision du monde de chacune des cultures : « Je ferai ma recherche puis écrirai un poème court... et vous, vous ferez une œuvre d'art pour l'accompagner ». C'est ainsi qu'est né le recueil *Tales of Heritage I & II (Contes du patrimoine, 1981, 1986)*, avec dix légendes dans le premier volume et dix autres dans le second. Nous avons choisi différentes communautés, les plus représentatives du Canada, et avons inclus une légende autochtone. Figure-toi que ces deux volumes ont été les plus vendus chez les autochtones, ce qui prouve bien la célèbre constatation de Hugh MacLennan des *Deux solitudes* (le roman *Two Solitudes, 1945*), l'Anglaise et la Française, avec le sous-entendu « qui ne se parlent pas ». Quant aux écrivains du Canada francophone, ce sont eux qui ont créé cette « binarité infernale » entre écrivains de Souche et écrivains émigrés récents. Pour mettre un peu d'air frais dans ce cloisonnement, j'ai créé « deux mots-concepts ». D'abord les écrivains « Souchiques » (au rythme parallèle au mot dialectal tunisien « Fouchiques » = « Pétards »). Ensuite pour les émigrés récents qui possèdent diverses dimensions culturelles, j'ai pris la description de l'Orignal, animal symbolique de notre Province de l'Ontario, faite par Chateaubriand (*Voyage en Amérique, 1827*) : « L'orignal a le mufler du chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. Son poil est mêlé de gris, de blancs, de rouge et de noir ; sa course est rapide ». C'est donc un animal trafiqué de plusieurs composantes et j'ai créé le mot-concept « Orignalitude » selon le rythme de la « Négritude » créée par Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, etc.

3. Troisième échange

F.-G. T. : Ta manière d'envisager le « transculturalisme » dans ton grand œuvre est manifeste à travers le parcours de certains de tes personnages romanesques multiethniques et à travers certains lieux géographiques particuliers. Aurais-tu quelques exemples significatifs de personnages, de situations et de lieux à donner en guise d'illustrations ? En quoi la narration te semble-t-elle plus propice pour porter les valeurs que tu défends ? Par ailleurs, as-tu réussi à ce que la mise en pratique de ton concept soit effective car l'on sait bien que le passage de la théorie ou de la fiction à la pratique ou à la réalité est parfois compliqué ? Si le système éducatif canadien favorise l'inclusion en douceur des nouveaux venus, as-tu joué un rôle dans ce domaine par rapport à la francophonie ?

H. B. : Tant de questions dans la même question que je ne sais par où commencer... Presque tous les personnages de mes romans sont transculturels à part ceux de *Retour à Thyra* (1996) qui n'inclut que des Sfaxiens et des Tunisiens dans leur ensemble. Voir par exemple *Bangkok Blues* (1994), *Le Conteur* (2012), *Les Jumelles de l'oncle Sam* (2018)... Oui, la narration est plus effective car elle permet le développement des personnages voire tous les personnages de mes romans. Je n'ai jamais en tête la théorie du transculturalisme pour développer mes personnages

transculturels afin qu'ils charrient leurs héritages le plus naturellement possible sans jamais songer au côté théorique. Dans mon dépliant bio-bibliographique, j'ai mis à la fin cette phrase parlante : « Narrer Autrui, c'est renaître avec lui ». Par ailleurs, j'ai toujours dit, toujours rapporté, toujours écrit ma propre vision du monde telle que je l'ai vécue sans fards, ni fanfare. Et cela m'a fait beaucoup de tort... pour ne pas dire que cela m'a été reproché, et même parfois pénalisé. Deux exemples. D'abord, dans les années 1980, la revue *Atmosphères* (édition Le Nordir publiée à Hearst) m'a demandé ce que je pensais de l'écriture francophone de l'Ontario. J'ai répondu avec ce titre bien parlant : « Écrire en français en Ontario, c'est lancer des SOS dans le désert ». À l'époque, il n'y avait pas beaucoup d'écrivains francophones dans cette Province anglophone. Et bien sûr, ils ne m'ont jamais pardonné. Ensuite, quand j'ai publié le roman *Ainsi parle la Tour C.N.* (1999), tout le monde et les médias ont dit et écrit que je devais avoir « le grand Prix Trillium ». Des collègues m'ont même apporté des fleurs pendant la cérémonie, mais le Jury en a décidé autrement, en octroyant le Prix à un recueil de poésies sur « des oiseaux morts » publié par deux écrivains dont l'un était un de mes plus grands amis. Pas de regrets... et le tout est oublié !

4. Quatrième échange

F.-G. T. : À propos de prix, je suis dans l'admiration la plus exquise devant les multiples reconnaissances que tu as reçues. Je sais que la Tunisie, ton pays de naissance, n'a pas su mettre en valeur les pépites nées sur son sol, sauf une fois à l'Université de Sfax où s'est tenu un grand colloque sur toi en 2016 auquel j'ai participé. La France fut vraisemblablement moins avare. Et, après les États-Unis, le Canada, ta terre d'arrivée, fut heureusement plus généreuse. Pourrais-tu expliquer la nature des récompenses que chaque pays t'a octroyées ainsi que les raisons de ces distinctions ? Car je suppose que les honneurs dont tu as fait l'objet, surtout après ta carrière d'enseignant, sont une manière d'accepter tes idées, une façon de marquer ton intégration réussie et une occasion de te citer comme exemple.

H. B. : Mon pays d'origine, la Tunisie ne m'a jamais reconnu, donc aucune récompense, même si j'ai passé ma vie à le promouvoir ainsi que les deux autres pays maghrébins, l'Algérie et le Maroc, mais aussi tous les pays africains de l'Afrique de l'Ouest qui sont francophones. J'ai enseigné à des Camerounais, des Sénégalais, des Ivoiriens... Car j'ai toujours pensé que je suis du Continent africain, comme je le souligne dans un poème d'*Échosmos* (1966) intitulé « *Baobab, archive de ma pensée* ». La France, comme tu l'as bien dit, a été « moins avare ». Elle m'a récompensé pour mon enseignement de langue et de littérature françaises en me nommant Officier dans l'Ordre des Palmes Académiques de la République française. J'ai passé ma jeunesse et mon adolescence en France où j'ai eu les deux parties du Baccalauréat Philosophie au Collège Maréchal Lannes de Lectoure (Gers), devenu Lycée aujourd'hui. J'ai en-

suite fait une licence d'anglais à l'Université de Toulouse, rue Albert Lautmann et non au Campus « Le Mirail ». Puis c'est encore en France que j'ai eu mon premier travail comme « Maître d'internat » puis « Surveillant Général » au Centre d'Apprentissage (le CAP) de Clairac (Lot-et-Garonne). Puis, en moto, j'ai parcouru plusieurs régions françaises du Sud au Nord, d'Est en Ouest. Tout cela pour dire que je connais la France mieux que la Tunisie, mon pays natal. Pour la petite histoire, j'ai eu M. Lagarde et Mme Canac en thème / version, M. Robert Merle (un célèbre romancier français) en Littérature américaine, M. Dupont en littérature anglaise. Quand celui-ci arrivait par une porte à côté de l'estrade et du tableau noir, 300 étudiant(e)s en Amphi se levaient et restaient debout jusqu'à ce que le Professeur déposât son cartable et nous disait « Assis » et les 300 étudiant(e)s obéissaient. Puis, il nous parlait de *King Lear* de Shakespeare pendant trois heures. Il nous apprenait « une méthode d'analyse », et ne faisait pas ce que les Américains appelaient « coverage » et qui consistait à parcourir toute l'œuvre d'un auteur et à la fin, à poser des questions élémentaires telles « Qui a commencé la violence dans *King Lear* ? ». J'étais tellement admiratif devant le Professeur Dupont (qui faisait son cours sans regarder ses notes) que j'ai voulu être moi-même professeur de littérature. Je lui suis reconnaissant de m'avoir donné un bon conseil : refuser le Poste d'Assistant de français à la *Royal Grammar School* de Newcastle, en Angleterre et accepter l'importante Bourse Fulbright aux États-Unis. Il faut dire qu'à l'époque, les étudiant(e)s qui parlaient anglais avec un accent américain étaient pénalisés, et l'on n'acceptait que l'accent britannique. Enfin, au Canada, j'ai proposé la notion de « transculturalisme », j'ai publié une cinquantaine d'ouvrages – 28 recueils de poésie, 4 narratòemes, 16 romans, 12 livres d'essais universitaires. Plusieurs livres ont été traduits en langues étrangères. Et plusieurs anthologies de ma poésie ont été publiées par des collègues et amis. Je crois que c'est cette production littéraire et philosophique qui a incité la Gouverneure générale du Canada à m'octroyer la plus haute distinction du pays : « Membre de l'Ordre du Canada » en 2018. Mon cursus d'universitaire m'a même permis d'être élu comme Membre de la Société Royale du Canada, section Académie des Lettres et des Sciences Humaines. Après 25 ans, et en 2023, cette même Institution m'a nommé « membre à vie de la SRC ». J'avoue que j'en suis ravi.

5. Cinquième échange

F.-G. T. : Ton itinéraire – Afrique, Europe, Amérique du Nord – est sans doute assez rare car il est triple. Tu entres dans le cadre de la littérature franco-ontarienne aux contours non déterminés institutionnellement. Mais, à une époque, tu en as donné une définition avec Jacques Flamand : elle est écrite et publiée en français par des écrivains établis en Ontario quelles que soient leurs origines géographiques ou culturelles, incluant également les franco-ontariens de naissance qui ont élu domicile ailleurs au Canada ou à l'étranger. C'est dire que ton parcours et celui quelques autres

sont marginaux et minoritaires. Pourtant, depuis 1970, le corpus ne cesse de grossir. Pourrais-tu parler du parcours, sans doute davantage bicontinental que tricontinental, d'autres écrivains ?

H. B. : Cette fois-ci, je ne suis pas capable de répondre à ta question. J'ai de la difficulté à tenir à jour mon propre parcours que je n'ai pas le temps de m'occuper des parcours précis sur mes ami(e)s et mes collègues. J'ai énormément de collègues qui sont divisés en écrivains de souche et écrivains émigrés récents comme moi, même si j'ai passé plus d'un demi-siècle dans ce que les Anglais nomment « *This God's Country* ». Ne pas oublier que j'écris en français dans une Province anglophone. Et je me souviens encore ce que m'a dit un « grand écrivain » québécois dans une rencontre internationale à Barcelone en Espagne : « Hors Québec, point de salut » pour les écrivains de mon genre. Il faut dire que tout(e) écrivain(e) sait que son parcours est jalonné de hauts et de bas, de réussites et d'échecs, d'acceptations et de refus des éditeurs, d'éloges ou de critiques acerbes des critiques littéraires... Une chose est certaine, l'écrivain(e) qui a mis le point final à son texte et que ce texte est publié, son auteur(e) n'a plus rien à dire ! J'ai participé de plein pied dans les jurys anglophones et francophones et j'appartiens à des Associations d'écrivains, l'UNEQ au Québec et l'AAOF en Ontario francophone, et mon œuvre considérée comme « hors classique » n'a pas toujours été récompensée par ces Associations à sa juste valeur. C'est sans rancune, mais c'est une constatation réaliste. Je n'oublierai jamais que l'UNEQ à laquelle je payais 150 \$ par an ne m'a invité qu'une fois dans ses Congrès, et ils ont mis après mon nom : « Écrivain tunisien ». Je les comprends car, pour obtenir des fonds des deux gouvernements provincial et fédéral, il faut montrer que ces Congrès ont une dimension internationale. J'ai tellement à dire sur ma contribution aux Institutions des Écrivain(e)s. Pour ne parler que d'un seul exemple, c'est grâce à mon intervention personnelle que j'ai mis en place le grand prix du Trillium aux écrivains francophones au moment où je participais au Jury des écrivain(e)s anglophones en faisant nommer deux écrivains francophones. Longue histoire dont peu de mes collègues se souviennent !

Conclusion

En définitive, la démarche d'intégration transculturelle est perçue d'une façon méliorative et constructive dans le cadre gagnant-gagnant du transculturalisme bouraouïen. Son identité s'est forgée sur la base de trois cultures, la tunisienne, la française et la canadienne, dans l'interstice desquelles il se situe. Il le signifie plus précisément dans son écriture qui apparaît comme un espace d'insertion pour le migrant volontaire qu'il était. L'écriture d'œuvres publiées apparaît donc comme une stratégie identitaire d'insertion pour cet auteur issu de l'immigration. Le parcours identitaire d'Hédi Bouraoui et celui des personnages de son œuvre raisonnent, dans

le corpus migratoire francophone au Canada, comme un art du bien vivre ensemble. Son œuvre, qui révèle un rapport à l'altérité et à la migration, laisse paraître une assimilation identitaire en douceur à travers une stratégie identitaire de la créativité qui refuse clairement les appartenances. Sa vision très personnelle des cultures et sur leur dialogue repose sur la constatation que « la culture consiste en cette sédimentation multiforme et incontournable de ce que nous fabriquons de nos propres mains, notre propre esprit et imaginaire avec le milieu qui nous entoure » (Bouraoui 2005 : 141), ce qui n'est pas sans rappeler le concept de Balzac selon lequel l'environnement participe au caractère des individus. Le transculturalisme d'Hédi Bouraoui, qui vise à positiver les différences, éviterait donc l'isolement, le communautarisme et le choc des cultures.

Note

* F.-G. Theuriau : Détenteur des Palmes académiques de la République française, enseignant de langue et littérature françaises, écrivain, critique littéraire et essayiste, chercheur associé à l'I.C.D. à l'Université de Tours, membre chercheur au Canada-Mediterranean Centre de York University à Toronto (Canada) membre et au Centre des Humanités Numériques à l'Université des Mascareignes à Beau-Plan à l'île Maurice. Il est membre actif (parfois dirigeant) de nombreuses associations littéraires (Association Internationale de la Critique Littéraire, Société des Amis du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, PEN-Club français, George Sand Association aux USA...). Il est titulaire d'un doctorat en lettres modernes consacré à l'édition analysée des poésies complètes de Savinien Lapointe (Université de Tours) et habilité à conduire des recherches en nouvelles humanités médicales (CHRU Bretonneau à Tours). Il est le directeur-fondateur du Centre d'Études Supérieures de la Littérature, une Unité Indépendante de Recherche située en Touraine. Il se consacre enfin à de nombreuses émissions de radio, à des conférences publiques et à des interventions universitaires (en France et à l'étranger) aussi bien sur des sujets littéraires que médicaux.

Bibliographie

- Bouraoui, Hédi (2005), *Transpoétique : Éloge du nomadisme*, Montréal (Canada), Mémoire d'Encrier.
- Rachédi, Lilyane (2010), *L'Écriture comme espace d'insertion et de citoyenneté pour les immigrants*, Québec (Canada), Presses de l'Université de Québec.